

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(27 février - 4 mars\)](#)[Item](#)[183. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

183. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Femme \(statut social\)](#), [Politique](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1839-02-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°207/228

Information générales

Langue Français

Cote 501, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

183 Lisieux jeudi 28 février

Malgré mon égoïsme, je regrette que Thiers ne vous ait pas plus amusée. Je ne veux pas que personne vous occupe ; mais qu'on vous amuse, tant qu'on pourra. Moi, je suis très occupé. Je suis curieux de savoir ce que le cabinet aurait fait contre moi s'il avait combattu mon élection. Il est établi qu'il ne la combat point ; il n'a pas de candidat ; tous les fonctionnaires votent pour moi. Et tous les jours il arrive ici 800 exemplaires autant que d'électeurs, d'un petit journal intitulé le Bulletin français, et spécialement, exclusivement dévoué à me dire des injures. Il ne se met pas en grands frais d'invention ; il va reprendre dans les anciens journaux depuis 1830, carlistes, républicains, oppositions de toutes sortes, toutes les injures qu'on m'a dites, tous les mensonges, toutes les colères, et il les réimprime. C'est un curieux spectacle que tant d'activité pour rien, et aussi la parfaite indifférence avec laquelle cela est reçu. On s'en étonne et on ne s'en soucie pas du tout. Si toute la France était comme cette province-ci, les 213 reviendraient 300.

Je vais ce matin au Val-Richer. J'y aurai le plaisir d'être seul quelques heures. Après vous, ce que je désire la plus en ce moment, c'est un peu de votre solitude. Depuis quelque temps, ma disposition est assez combattue. Je ne suis point las de la vie active et des affaires ; elles me plaisent toujours ; il me semble même que ce que j'y voudrais faire est à peine commencé. J'ai la tête de la volonté encore très pleines. Pourtant je suis un peu las des hommes ; j'en ai assez de leur conversation de leur figure. Je suis au milieu d'eux comme dans une foule qu'on est pressé de traverser pour rentrer chez soi. Rentrerais-je jamais chez moi ?

Maroto ne me rejoint ni ne m'afflige comme Granville ou Pahlen. Il me prouve que j'ai raison de ne rien attendre de personne en Espagne. On y fera ce qu'on y fait ; on y restera comme on est. Il n'y a là point de vainqueur. C'est parce que nous sommes des Européens que nous nous en étonnons. Il y a un pays dix fois grand comme l'Europe, où les choses se passent et demeurent ainsi depuis des siècles. Ce pays s'appelle l'Asie. Là par exemple, on a bien raison d'être las des hommes. Quoique vous ne sachiez pas le Latin, vous savez que Tacite a dit en parlant des statues de Brutus et de Cassius : « Elles brillaient d'autant plus qu'elles n'y étaient pas. » C'est votre condition dans toutes ces conversations, ces correspondances, ces articles de journaux à propos de Prince de Lieven. Laissez- moi vous répéter ce que je vous ai dit. Vous êtes trop fière pour être faible. Et vous n'êtes pas plus fière qu'il ne convient.

On a tort en Belgique d'attendre l'issue de nos élections. Elles n'enverront pas cinq hommes et un caporal dans le Limbourg. Si j'avais eu besoin d'apprendre que ce pays-ci veut la paix, je l'apprendrais au milieu de toutes les oppositions, n'importe laquelle. Il a raison. La guerre pour de grandes raisons, à la bonne heure ; mais la guerre pour des querelles de journalistes ou pour des fantaisies, de gens d'esprit, c'est absurde. Adieu. De loin, je cause avec vous de ce qui ne me fait rien, ou pas grand chose. Voyez à quels scrupules d'exactitude vous m'avez accoutumé. Au fait, vous ne savez pas, personne ne saura jamais combien tout ce qui ne me tient pas au fond du cœur est peu pour moi, et quel abyme il y a en moi entre une chose et toutes les autres. Adieu. Vous ne me donnez pas des nouvelles de votre rhumatisme. A la vérité, il était passé quand je suis parti. Mais il me semble que de ce qui vous touche, rien ne passe. Adieu, Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 183. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-02-28

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1685>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 28 février 1839

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLisieux (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Lisieux Jeudi 28 fevrier

Malgré mon égoïsme, je regrette
que Mme ne vous ait pas plus amusé. Je ne vous par-
le que personne vous occupe ; mais quiconque vous amuse, tout quiconque
pourra.

Moi, je suis très occupé. Je suis curieux de savoir les
raisons que le cabineau auroit fait contre moi. J'il auroit
combattu mon élection. Il est établi qu'il ne la combat-
tait pas ; il n'a pas de candidat ; tous les fonctionnaires votent
pour moi. Et tous les jours il arrive ici 800 exemplaires,
autant que d'lecteurs, d'un petit journal intitulé les
bulletins français, ce spécialement, exclusivement dévolu à
une série de injures. Il n'y a pas un grand frai-
d'industrie ; il va reprendre dans les anciens journaux
depuis 1830, castille, républicain, oppositions de tout
sides, toutes les injures qu'on m'a dites, tous les mensonges,
toutes les colères, et il les réimprime. C'est un curieux
spectacle que tout l'activité pour rien, et aussi la
parfaite indifférence avec laquelle cela est reçue. On
s'en fiche, et on ne s'en soucie pas du tout. Si toute
la France étoit comme cette province ci, les 918 reviendroient
300.

Je vais ce matin au Val-Richer. J'y aurai le plaisir
d'être tout quelque, heure. Après vous, ce que je dirai la
plus en ce moment, tell un peu de votre Solitude. Depuis
quelque tems, ma disposition est assy combattue. Je ne
suis point la, de la vie active et des affaires ; elles me
plaisent toujours ; il me semble même que ce que j'y
voudrois faire est à peine commencé. J'ai la tête et la
volonté encore très-pleines. Pourtant, je suis un peu las
des hommes ; j'en ai assy de leurs conversations, de leurs
figues. Je suis au milieu d'eux comme dans une fosse
qui est presq' de travers pour causer chez soi. Ainsi, pour ce
jamais chez moi ?

Marote ne me rejoindra ni me m'apprêtera, comme travaille de peu
ou Pahlon. Il me prouve que j'ai raison de ne rien
attendre de personne en Espagne. On y fera ce qu'y
fait ; on y restera comme on est. Il n'y a la peine de
vainqueur. C'est parque nous sommes des Européens
que nous nous, en islamom. Il y a un pays des fois grand
comme l'Europe, où le, chose. Je passent et domineut
ainsi depuis des, Sicile. Le pays s'appelle l'Asie. Là
par exemple, on a bien raison d'être las des hommes.

Quelque vous ne cachez pas le Latin, vous savez
que Tacite a dit en parlant des, Statues, de, Brutus et
de Cassius : « Elle, brillante d'autant plus, qu'elle n'y étoit pas,

de votre condition dans toutes les conversations, les correspondances, les articles de journaux à propos, de l'Prince de Liège, d'ailleurs moi vous répétier ce que je vous ai dit. Vous êtes trop fine pour être possible. Et vous n'êtes pas plus fine qu'il ne le voudrait.

On a tort en Belgique d'attendre l'issue de nos élections. Elle n'arriveront pas, cinq hommes et un rapport dans le Limbourg. Si j'avais un besoin d'apprendre que ce pays-ci voulait la paix, je l'apprendrais au milieu de toutes les oppositions, n'importe laquelle. Il a raison. La guerre pour de grandes raisons, à la bonne heure ; mais la guerre pour des querelles de journalistes, ou pour des fantaisies ouvrières de peu d'esprit, c'est abusif.

Adrien. De loin, je cause avec vous de ce qui me me fait rien, ou pas grand' chose. Voyez à quelles stupéfactions d'exactitude vous m'avez accoutumé. Au fait, vous ne savez pas, personne ne saura jamais combien tout ce qui me tient pas au fond du cœur est peu pour moi, ce quel abyme il y a en moi entre un être et toutes les autres. Adrien. Vous ne me donnez pas de nouvelles de votre rhumatisme. À la vérité, il était passé quand je suis parti. Mais il me semble que, de ce qui vous touche, rien ne passe. Adrien. Adrien.

170,